

**FERD. GAGNON,**

Agent pour le Massachusetts, le New Hampshire, le Connecticut et le Rhode Island.

WORCESTER, MASS., JEUDI, 16 NOVEMBRE, 1871.

**FAITS DIVERS.**

**PERTES DES ASSURANCES.**—New-York, 10.—Le *Spectator*, journal des assurances, publié un tableau montrant les pertes des différentes compagnies d'assurance.

Le nombre total des compagnies dans les Etats-Unis qui ont souffert par l'incendie de Chicago, est de 336. Le capital, 74,939,426. total de tout l'actif, 135,420,446; pertes totales, 82,821,122; compagnies suspendues, 57.

**VOI DE CADAVRES.**—Il y avait, jeudi, en notre bonne ville de St. Hyacinthe, beaucoup d'excitation. La rumeur avait appris à toute la population que deux cadavres avaient été volés, la nuit précédente, dans le cimetière de la ville et que le vol avait été découvert presque aussitôt. Les détails qui vont suivre nous ont été révélés par Penquête du Coroner.

Elizabeth Rondeau, femme Caron, avait été enterrée, mercredi matin. C'était une personne de 77 ans, demeurant depuis onze ans chez son frère, Joseph Rondeau, cultivateur, du Bas de la Rivière. Elle mourut lundi de paralysie, après une assez courte maladie.

De son côté, mourait, à l'hôpital, Bousquet, âgé de 81 ans. Il était rongé par un chancre depuis longtemps.

Jeudi matin, vers quatre heures et demie, deux jeunes gens, âgés d'environ 20 ans, se présentèrent à la gare du chemin de fer et se firent délivrer, par le gardien de nuit, Onésime Lemieux, des numéros de contrôle pour une valise brune, longue de 3 pieds environ, et une caisse de bois brut, longue de 4 1/2 pieds, à destination de Montréal. Lemieux leur demanda \$1 pour frais de transport; puis, les jeunes gens ayant déclaré que les boîtes contenaient des machineries se rapportant à l'imprimerie, une petite difficulté s'éleva au sujet du convoi qui devait transporter les colis. Lemieux voulant les expédier par l'express, et eux voulant les mettre à bord du prochain convoi, l'un troisième inconnu saisit même Lemieux au collet, mais celui-ci mit les colis sous clef. Alors l'inconnu lui offrit \$50 pour obtenir leur expédition immédiate. Refus de Lemieux, disparition des trois inconnus.

Lemieux, avec l'aide d'un nommé Chenette, ouvrit la caisse, pour s'assurer de ce qu'elle contenait et pour ne pas expédier par un train ce qui devait partir par un autre, selon qu'il l'a déclaré à l'enquête, en réponse à une question du président du jury. Il y trouva un cadavre, et avertit le chef de police, M. Pagé, qui fit ouvrir la valise et y découvrit un deuxième cadavre.

Le bedeau a trouvé les deux fosses bouleversées, témoignant d'une violation toute récente. Les cadavres ont été facilement reconnus.—*La Nation*.

**SINGULIÈRE TENTATIVE D'ÉVASION À SAN FRANCISCO.**—Deux individus accusés d'assassinat, Johnny Devinne et Nicholas Violich, occupaient la même cellule. Les murs de la cellule sont blanchis à la chaux, et le mur du fond est percé d'une petite ouverture grillée par laquelle l'air et le jour pénètrent dans la cellule. En outre, à la porte se trouve un guichet que le gardien de service ouvre quand il fait ses rondes de nuit, et par lequel il peut voir si tout est en ordre dans le cachot.

Il y a quelques jours, les prisonniers firent une première tentative pour s'échapper. Ils tendirent en travers de leur cachot, et à deux pieds environ du mur du fond, une pièce d'étoffe blanche sur laquelle ils avaient dessiné avec du cirage une ouverture grillée représentant celle qui se trouve à la muraille. Puis ils se blottirent derrière ce morceau de toile, pour attendre les événements. Ils espéraient que la lumière douteuse de la lanterne, dont se sert le gardien, ne permettrait pas à celui-ci de découvrir la supercherie, et que ne voyant pas les prisonniers, il entrerait dans le cachot pour s'assurer si vraiment ils s'étaient évadés. Ils se seraient alors jetés sur lui, l'auraient étourdi avant qu'il ait eu le temps de se mettre en défense, et lui auraient enlevé la clef de la porte de la rue. Malheureusement, la ruse ne prit pas, et les deux compères en furent pour leurs frais.

Mais le lendemain, à la même heure, quelle ne fut pas la surprise du gardien Mansfield, en ouvrant le guichet, d'apercevoir le cadavre de Violich suspendu par le cou, au moyen d'une corde attachée à l'un des barreaux de la petite fenêtre dont il vient d'être parlé. Le bras droit était levé et cachait le visage, comme si, dans les convulsions de l'agonie, le mort avait essayé de se soulever en se cramponnant à la corde. Non loin de là, Devinne étendu sur sa couchette, paraissait ronfler comme un bienheureux.

Le gardien resta un moment indécis, puis il prit le parti d'aller prévenir un de ses camarades, Jack Hess. "Cet Italien, dit-il, a voulu s'en aller hier; mais je crois qu'aujourd'hui il est bien parti." Hess regarda à son tour. "C'est bien Violich, tout de même," fit-il. Pendant ce temps, Devinne ronflait plus énergiquement que jamais.

Ce sommeil obstiné agaça les gardiens, qui se décidèrent à éveiller le prisonnier, en lui criant de regarder ce qui se passait derrière lui. Devinne se souleva en grognant, se frotta les yeux, et les tournant vers l'endroit indiqué, fit un haut-le-corps en apercevant le cadavre. "Ah! ça, dit-il un moment après en prenant un air effrayé, vous n'allez pas me laisser passer la nuit avec lui?" Bast, répondit Hess, qui n'était pas très-convaincu, un mort ne vous fait pas peur. Et puis, est-il bien mort? Allez-donc vous en assurer."

Devinne se leva pour obéir à cet ordre, et pendant qu'il palpait le cadavre, les deux gardiens, qui s'étaient consultés à voix basse, armèrent leurs revolvers et ouvrirent avec précaution la porte de la cellule.

Le premier objet qu'ils aperçurent, en passant la tête, fut le corps de maître Violich, plein de vie, accroupi dans le coin de la cellule, auprès de la porte, et n'attendant que le moment de s'élançer sur le gardien. Ce qui pendait à la fenêtre était un mannequin fabriqué avec des couvertures et les habits du dit Violich. Le plan des prévenus, si la ruse réussissait, était le même que la veille: étourdir le géolier, lui prendre ses clefs et gagner la rue. La prudence des gardiens a fait échouer cette belle combinaison. C'est comme, le disait philosophiquement Devinne, une affaire à recommencer.

Un riche fermier des Etats du Sud étant mort dernièrement, son chien suivit son corps jusqu'au cimetière et descendant dans la fosse qu'on avait creusée pour le défunt, on ne put l'en faire sortir, qu'avec beaucoup de peine. La pauvre bête voulait se faire enterrer avec son maître.

**RECETTE POUR TROUVER UN BON MARI.**—Il va sans dire, d'après ce titre, que c'est à nos gracieuses lectrices—celles qui lisent *l'Opinion Publique* le sont toutes... les autres aussi—que je m'adresse. A celles qui me diront que la recette est mauvaise, je répondrai avec toute la galanterie que la Providence m'a départie que j'en suis chagrin, mais que je ne suis pas coupable, vu que je traduis d'un journal anglais. Voici le bijou en question:

"Si un homme, en entrant dans une maison, s'essuie les pieds sur le paillason, soyez sûres que ça fera un bon mari, si un autre, en soufflant sur la chandelle avec son nez, à le malheur de Péteindre, gardez-vous en comme des sept plaies d'Égypte: il sera un mari stupide. Si un homme, en prenant ses repas, met son monchoir sur ses genoux, ah! aimez-le, car vous aurez un mari prudent. Je vous conseille aussi de n'avoir pas confiance en un homme qui refuse en quelque occasion que ce soit, le dernier morceau qui se trouve dans un plat; mais qui attend le plat suivant, afin d'être mieux servi; ce sera un mari égoïste avec lequel vous ne serez jamais en paix et avec lequel vous ne goûterez pas de bonheur. Mes chères petites amies, l'homme qui pour sortir, le soir, s'enveloppe dans un immense manteau, fera un bon mari... invalide, qui vaudra toujours rester à la maison et dont les petits plats feront le bonheur. Je ne vous le conseille pas. Cependant, si vous en voulez, faites vous servir. Celui qui se tient près de la bouilloire, pour l'empêcher de renverser, ne manquera pas, lorsqu'il sera marié, de faire la même chose; c'est une très-bonne habitude; cependant, s'il n'a que cette qualité, n'en usez que modérément pour mari. L'homme qui n'aime pas le thé, maltraite les chats, prend du tabac à priser, et est sans cesse contre le poêle, est une brute que je vous prie instamment de ne pas épouser, pour quelque considération que ce soit; soit par amour, soit par intérêt; par amour surtout. Mais celui qui aime le thé et qui n'a aucun des défauts que nous venons de mentionner sera la perle des maris; il est digne de la meilleure des épouses et de la moins revêche des belles-mères. Si jamais vous avez le bonheur de rencontrer un homme comme cela, mes toutes charmantes, faites tout votre possible pour l'épouser; avec lui vous goûterez le vrai bonheur."

**LES FEMMES.**—C'était à un grand dîner, à New-York, aucune dame n'y assistait. Au dessert, l'individu qui répondit à la santé des dames, ne parla que de leurs défauts, de leur fragilité surtout, et finit par dire que la meilleure ne valait rien. Peu galant, comme vous voyez, et pas vrai, surtout. A peine ce discours fini, qu'un vieillard prit la parole:

"J'espère que monsieur, dans le cours de ses remarques, n'a fait allusion qu'à sa mère et à ses sœurs et non aux autres."

Ces quelques paroles eurent le plus grand succès, et l'orateur précédent fut obligé de se retirer.

Maintenant, un mot: l'un des plus grands vices de notre époque, c'est cette tendance des jeunes gens surtout à mal parler des femmes, à douter de leur vertu. Ils devraient se mettre dans la tête que le bonheur de toute leur vie dépend de la confiance qu'ils auront en la femme. Rien ne pourra jamais ébranler cette vérité.—*Tribune*.

—Ma chérie, disait un mari à sa tendre moitié, après une violente querelle, tu m'iras jamais au ciel.

—Pourquoi pas?

—Parce que le bon Dieu aura besoin de toi pour tourmenter les damnés.

—Avez-vous présenté votre compte au défendeur? disait un avocat à son client.

—Oui, monsieur.

—Qu'est-ce qu'il a dit, alors?

—Il m'a dit d'aller chez le diable.

—Et alors, qu'avez-vous fait?

—Je suis venu vous trouver.

Les dames de New-York deviennent de plus en plus extravagantes. Plusieurs marchands de nouveautés ont importé cette année des mouchoirs en dentelle qui se vendent de \$100 à \$600. Quelqu'un demande si on se mouche dans ces mouchoirs-là?

Lorsqu'un homme se marie pour de l'argent; on ne parle pas de sa lune de miel, mais de sa lune d'argent.

En certains endroits du Colorado, l'eau se vend six centins le verre, et le whiskey seulement quatre centins. Voilà un pays au moins où on a une raison d'être ivrogne. Il n'est pas étonnant que l'émigration vers ce pays fortuné commence à être si considérable. M. Molson devrait y transporter sa distillerie; pourtant non, il y a des gens qui seraient capables de le suivre pour fonder une colonie qu'on pourrait appeler "la colonie du whiskey."

**NOTES INTIMES DE NAPOLEON III**

A WILHELMSCHEDE.

Ils ont gratté mes initiales...  
Ils ont arraché mes aigles...  
Ils ont mutilé ma statue...  
Arracheront-ils de l'histoire les vingt années pendant lesquelles j'ai été leur souverain?  
Mutileront-ils ce Paris magnifique que j'ai bâti?  
Effaceront-ils ma mémoire?

Le peuple est un enfant. Comme un enfant, il sait briser... Mais il ne sait pas reconstruire.  
Heureusement qu'on s'en charge pour lui; sans quoi il risquerait de mourir de faim sur les ruines qu'il a faites.

Avant cinquante ans, Paris, repentant, élèvera un monument à Haussmann.

Et ce sera justice: ne fût-ce que pour sa courageuse patience à poursuivre sa gigantesque tâche, en dépit des obstacles qu'on lui suscitait, des calomnies et des insultes dont on l'abreuvait. "Il s'est enrichi d'une façon scandaleuse!" a-t-on dit.

En tout cas, le scandale de sa richesse ne crevait pas les yeux; car il menait—relativement—un train fort simple.

Haussmann a de la fortune, sans doute;—il eût été bien mal avisé de ne pas songer à l'avenir;—il a une fortune indépendante de tous les événements. Mais une honnête fortune et non une fortune colossale.

Ainsi de moi. Ecoutez-les: j'ai des centaines de millions abrités en Angleterre.

Avec cela que tout ne se sait pas, et que si j'eusse thésaurisé—si fort—à l'étranger, on ne l'eût pas crié sur tous les toits!

C'est un vieux conte que celui des rois et des empereurs emportés qui emportent dans leur gousset tout l'or du peuple.

Cependant, mon fils, ma femme et moi, nous n'en serons réduits au casque de Bélisaire: ne vous réjouissez pas, républicains!

J'ai souffert de la gêne dans ma jeunesse, et, pour la conjurer, parfois, il m'a fallu contracter des obligations qui ont pesé—moralement—sur toute ma vie.

Ma vieillesse pourra être triste: elle ne sera pas mesquinement tourmentée.

Il y avait à la Chambre un grand jeune homme qui m'amusait, dans les derniers temps. Toujours frisé, pommadé, comme un garçon coiffeur; criant, à brûle-pourpoint, comme un aveugle, après les Gambetta, les Favre, et jouant du couteau de bois, à lui seul, comme vingt...

M. Dugué *Francoeur*.—Où diable avait-il déniché ce nom-là?...

On me l'avait tourné comme une manière de Rochefort, en herbe, de la droite.

—Mais, peuh! du zèle... trop de zèle! Et pas d'originalité. Pas de *bravo*!

C'est ce qui manque toujours aux majorités: des hommes d'esprit, proprement dits: des hommes à mots qui frappent... jusqu'à trouer.

Au reste, dans la gauche, excepté M. Thiers,—qui pétillera toute sa vie,—où sont les hommes spirituels?

Insolents, à la bonne heure! Grossiers!...

Ah! j'avais autrefois Morny qui savait leur river leur clou!...

Quel président!... Schneider ne lui allait pas à la cheville.

Garnier de Cassagnac n'était pas maladroit non plus, il y a une dizaine d'années.

Mais, en vieillissant, lui!...

Il a écrit: l'Impératrice m'a fait lire un livre de lui à Compiègne. *Du*, si je me rappelle. Et cela n'était, ma foi! pas trop mal! Une sorte d'étude romaine enjolivée de roman.

Il avait acheté cela sans doute à quelque pauvre diable.

Morny aussi avait ses fournisseurs de littérature,—que je payais, moi, d'un bout de ruban.

Le fils de Cassagnac eût mieux valu peut-être que M. Dugué de la Fauconnerie comme contre-Rochefort.

Mais deux Cassagnac, à la fois, députés!...

C'était un brave garçon, d'ailleurs, que ce Paul de Cassagnac. De l'épée et de la plume! Ah! j'en avais pour mon argent au *Pays*.

Et pourquoi ne souriais-je pas? Pourquoi serais-je incessamment triste? Parce que la fortune m'a trahi et que la France touche peut-être, à cette heure, par ma faute, à quelque épouvantable cataclysme?

Après tout, il y en a bien d'autres que moi qui ont cru au succès de nos armes!

D'ailleurs, la douleur, l'abattement ont des bornes. J'ai pleuré à Sedan.—Ils ont menti, ceux qui ont dit que je fumais, calme et insoucieux, ma cigarette dans la calèche qui m'emportait au quartier général de Vendresse; je me cachais le visage... Et mes larmes coulaient... Des larmes de regret et de rage.

Les Allemands ont une force unique, mais terrible, contre laquelle se sont brisés déjà et se briseront encore et toujours le courage et la fougue des Français.

Cette force a nom—*la Discipline*.

Depuis mon entrée à Metz jusqu'à ma sortie de Sedan, j'ai suivi pas à pas, sur le sombre échiquier, la marche de nos adversaires; j'ai vu partout des cent millé hommes obéir comme un seul au doigt qui les dirigeait; opposer à notre *furia* un calme impassible...

Et j'ai compris.

Le tonnerre devait se noyer dans ce marais.

On m'a reproché de n'avoir point brûlé les bois, les forêts où s'abritaient les Prussiens...

Il s'agissait bien de forêts et de bois!...

Tout d'abord, en arrivant à Metz, j'ai été terrifié.—Ah! nos ennemis de 1815 travaillaient pour nos ennemis de 1870 en taillant nos frontières à leur guise!—Strasbourg même, oui, Strasbourg, que nous considérions comme un rempart inexpugnable d'où pouvaient s'élançer nos armées, Strasbourg n'était qu'un piège!...

—"Le Rhin est devant toi, me criait la France, passe-le, et ne perds pas ce temps si précieux! Va! marche donc! Tandis que tu réfléchis et calcules, les Prussiens se massent pour t'envelopper et t'étouffer!"

Une nuit, sans escorte,—tout seul—j'ai fait, à cheval de relais, le chemin de Metz à Strasbourg.

Autour de moi, dans tous les bivouacs, la confiance. Les soldats étaient sûrs de vaincre. Ils disaient: "Demain, nous traverserons le Rhin. Le Rhin est là; le passage est libre... qui pourrait nous arrêter?"

Et en les entendant, joyeux, dire cela, moi je me sentais plus inquiet et plus triste.

*Les énoncés de naissance, mariage ou décès seront publiés dans ce journal à raison d'un écu chaque.*

**DÉCÈS.**

A Montréal le *Beccourant*, à l'âge de 65 ans, après une courte maladie. Dame Victoire Thérien, épouse de Mr. François Mercier: elle laisse huit enfants parmi lesquels se trouve M. François Mercier dont nous avons publié le portrait et la biographie: elle est morte entre les bras de ses deux filles, religieuses du Couvent de la Congrégation. Ses funérailles ont eu lieu à St. Paul L'Hermitte le 15 courant. C'était une femme de bien, une bonne mère, dont ses parents et amis se rappelleront longtemps les vertus et les qualités.